

Une expérience initiatique

Rachid Bagaoui

Number 43, 2018

La *RNO*... déjà 40 ans!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1058529ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1058529ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut franco-ontarien

ISSN

0708-1715 (print)

1918-7505 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bagaoui, R. (2018). Une expérience initiatique. *Revue du Nouvel-Ontario*, (43), 51–54. <https://doi.org/10.7202/1058529ar>

Une expérience initiatique

RACHID BAGAOU

Directeur de la *Revue du Nouvel-Ontario* (1999-2001)

Mon expérience comme directeur de la *Revue du Nouvel-Ontario* a duré trois ans (1999-2001). Embauché au Département de sociologie de l'Université Laurentienne en 1995, je qualifierais cette aventure d'expérience initiatique, un peu comme dans le roman d'éducation où le personnage, souvent jeune, découvre en général un domaine particulier dans lequel il fait ses apprentissages et se construit, au fur et à mesure, une vision du monde.

Comme jeune professeur et étranger à l'univers canadien-français, mon initiation au champ des études minoritaires a été intimidante. Ce champ était dominé par des chercheurs comme Gaétan Gervais, Jean-Pierre Pichette, Donald Dennie et bien d'autres et je sentais que prendre une place dans cet espace n'allait pas être une mince affaire, tellement la barre était haute. Ma conversion aux études minoritaires était aussi difficile, car cet espace intellectuel me paraissait fermé sur lui-même; les mêmes thèses des mêmes têtes d'affiche étaient discutées, rediscutées, et même érigées en panthéon. J'avais l'impression qu'un jeune chercheur se devait, s'il voulait acquérir une certaine légitimité dans cet espace, discuter et rediscuter, voire adhérer à certaines problématiques obligées (la rupture avec le Québec; la fragmentation du Canada

français; l'identité, etc.). Avec du recul, je me suis rendu compte que cette attitude était typique des nouveaux chercheurs dans un champ. Tout se passait comme si pour prendre sa place, il fallait mettre la charrue avant les bœufs, c'est-à-dire crier à la nouveauté sans même se donner la peine d'essayer de maîtriser les débats qui structurent le champ. C'est en fréquentant ces différents chercheurs, en collaborant et en échangeant avec eux, et en prenant connaissance de leurs travaux qu'une telle familiarité est possible¹.

Dans ce contexte, le choix de diriger la *RNO* était davantage un acte guidé par l'audace typique du jeune téméraire qu'un acte délibéré. Si j'avais pris le temps de réfléchir à tous ces enjeux que je vivais sous forme de malaise, je ne l'aurais peut-être pas fait. Mais, comme les directeurs ne se bouscullaient pas devant la porte, j'ai accepté de prendre cette responsabilité.

La première chose qui attira mon attention était le manque d'autonomie de la *RNO* par rapport à l'Institut franco-ontarien. Le directeur de la *RNO* dépendait en tout du directeur de l'Institut, ce qui limitait l'audace et l'innovation au sein de l'équipe de la revue. Intimidé, désireux de m'intégrer, je me suis accommodé de la situation évitant ainsi de bousculer l'ordre établi en me contentant d'inscrire mon travail dans la continuité.

Par contre, cette expérience m'a permis de me familiariser avec l'héritage de la *RNO*. Un corpus riche et diversifié s'étalant sur vingt ans (nous sommes en 1999). Formé à la sociologie du travail et à la socio-économie, ce sont ces thématiques qui m'intéressaient en premier lieu. Très vite je me suis rendu compte que ce corpus diversifié ne l'était

¹ Je profite de l'occasion pour rendre hommage à Gaétan Gervais et le remercier des nombreuses heures qu'il avait consacrées à m'expliquer ce qu'était l'Ontario français.

qu'en apparence. La plupart des publications de la *RNO* tournaient autour des mêmes thématiques : les questions linguistiques, culturelles, identitaires s'accaparaient la part du lion, alors que les thématiques liées au travail et à l'économie étaient secondaires. Avant 2001, soit vingt-trois ans après la création de la *RNO*, une dizaine d'articles empiriques seulement traitent de cette thématique (et la plupart des articles étaient rédigés par des chercheurs en administration et en commerce). Tout se passait, donc, comme si les chercheurs francophones boudaient la thématique économique². Pourtant, quand on veut prendre au sérieux les luttes linguistiques, on trouve que ces luttes sont des enjeux économiques de premier ordre. Défendre sa langue, c'est se donner des opportunités de carrières, de statuts, de revenus. Lorsque la langue est reconnue, des tas de gens dominés occupent du jour au lendemain des postes à la radio et à la télévision, dans les écoles, à l'université ou dans les établissements de santé; du coup, révolutionner la hiérarchie des critères, c'est révolutionner la hiérarchie des pouvoirs³. Pour ma part, j'ai essayé d'élargir modestement le contenu de la revue en encourageant la publication de cinq articles sur l'économie en trois ans.

Au même moment, j'ai commencé à m'interroger sur le peu de place qu'occupait la question du travail et de l'économie dans le champ des études minoritaires. Donald Dennie⁴, que j'interprète à ma façon, attribue cette négligence à l'élite qui, pour se reproduire comme

² Politique et syndicalisme : réalité négligée en Ontario français, *Revue du Nouvel-Ontario*, n° 2, 1979.

³ Pierre Bourdieu, *Sociologie générale*, volume 1, Paris, Éditions Raison d'agir/Éditions du Seuil, 2015.

⁴ Donald Dennie, « De la difficulté d'être franco-ontarien », *Revue du Nouvel-Ontario*, n° 1, 1978.

groupe dominant, avait intérêt à privilégier les thématiques linguistiques et culturelles dont dépendait sa reproduction. On peut compléter cette hypothèse par une autre qui mérite d'être confrontée à la réalité du terrain. J'é mets l'hypothèse qu'il y a une affinité élective entre la négligence du travail et de l'économie et l'*habitus* scolaire de cette élite (traditionnelle et moderne) dont parlait Dennie. En effet, cette élite ne partageait pas seulement une conscience aigüe de ses propres intérêts, mais partageait aussi des structures communes de pensée. Son *habitus* scolaire était forgé par l'enseignement des Jésuites, acteurs par excellence dans la formation religieuse, sociale, intellectuelle et patriotique des élites. Cette philosophie de l'éducation, et les principes qui les sous-tendent, privilégiaient les études libérales érigées au sommet de la hiérarchie du savoir et tout ce qui concerne l'utilitarisme des connaissances. À mon avis, cette philosophie n'est pas sans lien avec la critique de la société comme une tentation pragmatique et matérialiste que défendait l'Église. La culture de l'« âme » (humanités) et la culture de la terre, encouragées par l'Église, sont les deux faces de la même pièce : les deux servaient de rempart contre l'assimilation et la civilisation matérielle. Les premières générations confrontées à l'action pédagogique de cette élite ont continué à leur façon de combattre, ce qui explique peut-être l'accent mis sur la culture et sur les arts dans les années soixante-dix.

Dans le contexte actuel, marqué par l'envahissement de l'économie dans toutes les sphères de la société, les études sur le travail et l'économie sont plus que jamais une nécessité pour élargir le champ des études franco-ontariennes.